



Edito - Albert Schweitzer (1875-1965), « un homme au service d'autres hommes »

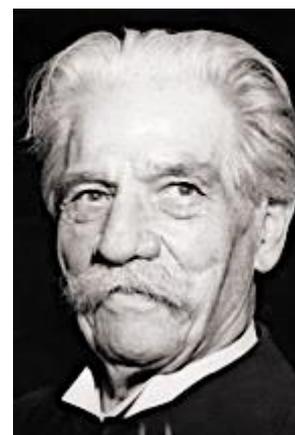
La commémoration, le 14 janvier dernier, du 150^{ème} anniversaire de la naissance d'Albert Schweitzer a été l'occasion de rendre un hommage particulier à « *l'Alsacien le plus célèbre du 20^{ème} siècle dans le monde* » comme l'écrivait le regretté historien Bernard Vogler (1935-2020).

L'occasion aussi de se replonger dans l'œuvre et l'héritage du « Grand docteur ».

Comme pour nombre d'Alsaciens, son parcours s'inscrit à la croisée des deux cultures, allemande et française. Sa pensée est avant tout rhénane, héritière des humanistes, mais chamboulée par les nationalismes européens.

A ce point de rupture civilisationnel que nous pressentons, depuis que deux grands dictateurs incontrôlables (Trump et Poutine) semblent de connivence pour réorganiser le monde, substituant le brigandage à des décennies de droit international, nous pouvons être inquiets quant à la survivance de l'héritage philosophique du Prix Nobel de la Paix de 1952 : celui du « respect de la vie » et sa conviction « que la vérité, l'amour, l'esprit pacifique, la douceur, la bonté sont des forces supérieures à toute force ».

Puisse-t-il résister aux forces contraires qui agitent nos démocraties menacées par un gigantesque jeu de Monopoly dont les enjeux sont les peuples de la planète, puisse-t-il s'abreuver à la fontaine d'une autre « IA », celle d'une Intelligence Alsacienne.



Marie-Christine et le comité de rédaction

Il y a 100 ans, le 16 mars 1925, une gigantesque grève déferle dans les écoles d'Alsace



Edouard Herriot

Portés au pouvoir le 11 mai 1924, le Cartel des Gauches et le président du Conseil Edouard Herriot (1872-1957) mènent une politique d'assimilation radicale de l'Alsace à la législation républicaine. Cela signifie la fin des spécificités régionales, du droit local, l'abolition du Concordat et de la loi Falloux qui ont survécu dans le Reichsland. C'est renier les promesses de Joffre et de son « baiser de la France aux Alsaciens », de Pétain, Poincaré, Millerand, Deschanel... de respecter les particularités historiques des Alsaciens. Il s'ensuit dès l'été 1924 une violente vague de protestations, portée par les partis régionaux et le clergé.



Charles Ruch, 1913.

Le 16 mars 1925, Mgr RUCH, évêque de Strasbourg, et Michel Walter, président du *Comité d'action pour la défense des libertés et traditions religieuses en Alsace*, appellent à la grève scolaire.

Elle est suivie à 100 % dans 324 communes et de 80 à 100 % dans 277 autres communes.

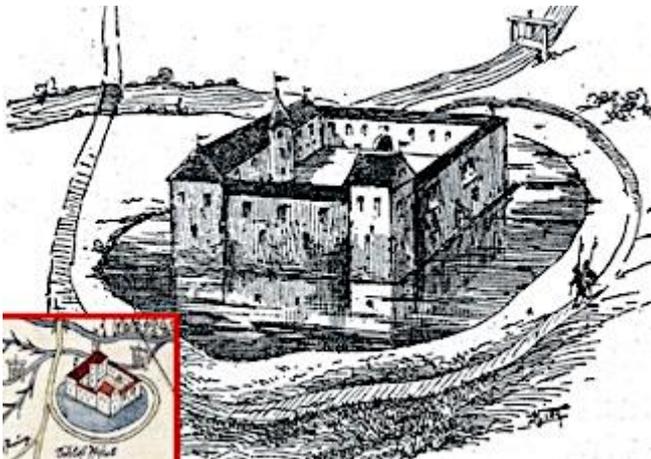
Le gouvernement d'Edouard Herriot est renversé le 10 avril 1925 et son successeur Paul Painlevé apaise la situation.

Les châteaux de notre région. Épisode n°6 : le château de Pfastatt (Jean-Marie Nick)

Antique possession des Etichonides (lignée ducale d'Alsace d'où est issue sainte Odile), puis de leurs héritiers, les Eberhardigènes (dynastie des futurs comtes de Dagsbourg-Eguisheim), le "Locus Findstatinse" – clairière blanche, futur Pfastatt – appartient à l'abbaye de Murbach à partir de 728. Cette dernière vend cette propriété en 1301 à l'abbaye de Lucelle. Les deux couvents prennent les chevaliers de Haus (Hus) pour avoués, c'est-à-dire défenseurs des intérêts et des biens séculiers de ces abbayes.

Forts de leur rôle, ils érigent quelques châteaux, dont le Husenbourg dans le Florival, mais aussi un château résidentiel à l'écart de Pfastatt, en un endroit qui deviendra le lieu-dit "Pfastatt-le-Château". Cette résidence seigneuriale semble remonter au milieu du 13^e siècle et sa construction reçoit sans doute l'aval du comte Rodolphe I^{er} de Habsbourg, futur roi de Germanie, avec lequel les Haus ont des liens de vassalité. Ils en ont, d'ailleurs, avec d'autres puissances seigneuriales, dont l'évêque de Bâle. Ce château primitif a probablement été érigé sur une motte entourée de fossés reliés à la Doller voisine, au nord de Mulhouse. Il s'agissait d'une "Wasserburg" (voir illustration). Comme de nombreux autres châteaux de la région, celui de Pfastatt est sérieusement endommagé en 1468 par les Suisses en conflit avec les Habsbourg, suzerains d'une bonne partie de la Haute-Alsace. En 1495, Maximilien d'Autriche (1459-1519) donne Pfastatt aux comtes helvétiques de Thierstein, en même temps que Brunstatt et Riedisheim. Les Haus restent cependant les vassaux des Thierstein jusqu'en 1502. Par suite de l'extinction des Thierstein en 1519, le fief passe aux Ortenburg-Salamanca en 1523, puis aux Zu-Rhein en 1658 jusqu'à la Révolution.

Quant au domaine du château, il a été investi en 1832 par une blanchisserie-teinturerie qui deviendra avec le temps l'usine de Gustave Schaeffer, industriel associé après 1870 avec Auguste Lalance, le fondateur du sanatorium éponyme, et Henry Haeffely. L'enceinte du château accueillera plus tard la SNIP-TeXunion. L'édifice qui a succédé au château fort est démoli juste avant la Première Guerre mondiale et l'industrie textile disparaît en 2000. Du château féodal il ne reste, dans la rue de la Mairie, qu'un monolithe en grès portant le blason des Haus, ainsi que des pierres à bossage réutilisées lors de la construction du cimetière.



Ci-contre, une reconstitution du château (page histoire du site Internet de la commune de Pfastatt) avec une incrustation tirée d'un plan de Jean Zetter, datant de 1710 et se référant à un plan de 1697 déposé au musée historique de Mulhouse (photo Fred Hurst).

A droite, le site industriel de Pfastatt-le-Château au lendemain de la dernière guerre. Au centre, entouré d'un cercle, le bâtiment qui a remplacé après 1912 l'ancien château. Ce dernier a été construit sur les ruines d'un château-fort détruit en 1468 (carte postale diffusée par la "société aéronautique").



Une partie du mur du cimetière de Pfastatt, dans la rue des Ancêtres, a été construite avec des pierres à bossage de facture médiévale et qui semblent bien avoir été récupérées lors de la démolition de l'ancien château.

L'Alsace sous les princes-évêques de Rohan

Après son annexion par la Couronne de France en 1681, l'ex-ville impériale libre de Strasbourg est placée sous la protection royale. Mais les Institutions du Saint-Empire et du Royaume de France continuent de cohabiter en Alsace tout au long du 18^{ème} siècle. Ce dernier peut être qualifié de « siècle des Rohan », si l'on considère que quatre princes-évêques issus de cette famille aristocrate de Bretagne s'y sont succédé.

Le titre de **prince-évêque** était porté par les évêques du Saint-Empire romain germanique. En plus d'administrer leur diocèse, ils régnaient sur une principauté ecclésiastique jouissant de « l'immédiateté impériale », donc de pouvoirs équivalents à ceux des princes laïcs, en vertu d'une charte de l'empereur Otton II rédigée en 982. Seigneurs temporels de la **principauté épiscopale de Strasbourg**, état du Saint-Empire romain, les princes-évêques pouvaient rendre la justice, battre monnaie et exercer une autorité politique, tout en siégeant à la diète d'Empire. Ils conservèrent sur les terres situées sur la rive droite du Rhin le titre de landgrave jusqu'à la Révolution française.

- **Armand Gaston Maximilien de Rohan-Soubise (1674-1749)** est le premier à prendre, en 1704, le titre de prince-évêque de Strasbourg. Certains pensent qu'il était un fils illégitime de Louis XIV. Grand bâtisseur (avec les deniers du peuple), il a fait reconstruire le château épiscopal de Strasbourg devenu musée. Il cumule les titres, tels que celui de membre de l'Académie française dès 1703.
- **François Armand de Rohan-Soubise (1717-1756)**, succède à son grand-oncle en 1749. Dès 1745, Louis XV le choisit comme grand aumônier de France. Élu membre de l'Académie française le 15 juillet 1741, il est fait cardinal en 1747. Atteint de phthisie, il décède en 1756 à Saverne.
- **Louis-César-Constantin de Rohan-Guémené (1697-1779)**, neveu du précédent, d'abord militaire, entre dans la carrière ecclésiastique à l'âge de 35 ans. Il est nommé prince-évêque de Strasbourg et landgrave d'Alsace en 1756, puis cardinal en 1761 par le pape Clément XIII.
- **Louis-René-Édouard, prince de Rohan (1734-1803)**, portrait ci-contre, petit-neveu du précédent dont il était coadjuteur durant 25 ans, il devient prince-évêque en 1779, à l'âge de 45 ans et le restera durant 11 ans. Prêlat philosophe et poète, ami de Buffon et d'Alembert, il est élu à l'Académie française en 1761.



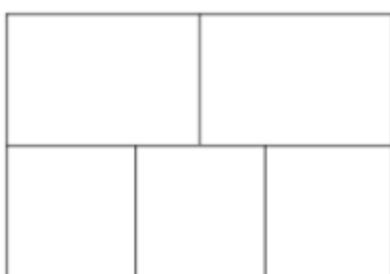
Nommé ambassadeur à Vienne en 1771, son comportement le rend indésirable à la Cour de Marie-Thérèse d'Autriche, future belle-mère de Louis XVI.

Nommé *Grand Aumônier du Royaume*, il naviguera entre ses hautes fonctions à la Cour et ses charges à Strasbourg.

Mais il est compromis dans l'affaire du collier de la Reine (voir article ci-après) puis menacé par la Révolution française après l'abolition de la noblesse. Il émigre alors dans les terres allemandes de son diocèse, à Ettenheim, où il finit ses jours en 1803.

L'énigme du professeur Gérard : un seul trait, mais pas de plume

Observez la figure ci-contre. On a divisé un rectangle en deux rectangles égaux dans le sens de la longueur. Puis on a divisé le premier en 2 rectangles égaux et le 2^{ème} en 3 rectangles égaux.



On obtient dans ce tracé 16 segments distincts :

$2 + 4 + 3 = 9$ segments horizontaux, et

$2 + 1 + 1 + 1 + 2 = 7$ segments verticaux.



Est-il possible de tracer un chemin continu qui traverse **tous** ces 16 segments **une et une seule fois**, ailleurs qu'en l'une de ses extrémités ?

En 1867, quatre jeunes Morschwillerois rejoignent l'armée du Pape Pie IX

Au cours de la décennie 1860, l'État pontifical était menacé par le processus d'unification de l'état italien (Risorgimento) conduit par Garibaldi.

En même temps que d'autres volontaires, notamment belges et néerlandais, plusieurs milliers de Français se sont engagés au sein de l'armée pontificale, dans l'un des deux corps spécialement conçus pour accueillir les recrues étrangères : le bataillon des Zouaves pontificaux et la Légion romaine (également appelée Légion d'Antibes en raison du lieu de rassemblement de ses hommes).

Le 3 novembre 1867, lors de la bataille de Mentana, les Zouaves pontificaux, soutenus par la Légion d'Antibes, enfoncent la petite armée de Garibaldi, qui voulait intégrer les États pontificaux à l'Italie et faire de Rome la capitale de ce pays. Cette victoire déclenche la plus importante vague d'engagements des catholiques européens dans l'histoire des Zouaves pontificaux. Les dons affluent, par exemple 17 000 francs provenant d'offrandes faites dans le diocèse de Strasbourg en 1867.

Les volontaires ne s'engagent pas uniquement pour des raisons religieuses : leur solde est alors l'une des plus élevées d'Europe.

Une circulaire épiscopale du 8 novembre 1867 demande aux curés de recruter parmi leurs paroissiens de jeunes volontaires pour l'armée du Pape. Le centre de recrutement d'Altkirch, ouvert à la demande du Cardinal Mathieu, archevêque de Besançon, est un important promoteur de la Légion d'Antibes, comportant 90 % de Français. L'Alsace y envoie plus de 600 hommes entre 1866 et 1870.

En septembre 1870, la débâcle de la France contre la Prusse, alliée de l'Italie, facilite l'invasion de ce qui reste des États pontificaux par l'armée italienne.



Le régiment des Zouaves est licencié et les Français sont rapatriés à Toulon. La Légion d'Antibes devient le 47^e Régiment de Marche, aussitôt envoyé contre les Prussiens pour participer au déblocage de Belfort. Plus tard, en avril 1871, durant les troubles de la Commune, le Ministre de la Guerre enverra cette troupe à Marseille pour combattre les insurgés de cette ville, auxquels s'étaient jointes des *chemises rouges* de Garibaldi. L'unité est ensuite dissoute.

Leur uniforme gris-bleu (ci-contre) se composait d'une courte veste à soutaches rouges et au col dégagé, d'un grand pantalon bouffant retenu par une large ceinture rouge et d'un petit képi à visière carrée.

Fin décembre 1867 et début janvier 1868, **quatre jeunes gens de notre village rejoignirent l'armée pontificale.**

Comme ils ne figurent pas parmi les plus de 11 000 matricules des Zouaves pontificaux, on peut supposer qu'ils se sont engagés dans la Légion d'Antibes.

Il s'agit de :

- **Antoine DIETRICH**, né le 13 juin 1849, fils de Sébastien DIETRICH et de Catherine TSCHUPP. On retrouve sa trace en Algérie, où membre du 3^{ème} Régiment de Chasseurs d'Afrique et détenu au pénitencier de Birkhadem, il opte pour la nationalité allemande le 20 août 1872. Cela lui permet d'être libéré, mais il est remis aux autorités allemandes. Nous n'avons pas trouvé d'autres informations à son sujet.

- **Jean SPIESS**, né le 23 mars 1845, et son frère **Sébastien SPIESS**, né le 29 janvier 1850. Ils sont orphelins au moment de leur départ. Leur père Vincent SPIESS, gardien de nuit à la fabrique Hofer-Grosjean, est décédé en 1866 sur son lieu de travail et leur mère Marie Eve SALTZMANN est décédée en 1855.

Jean revient au village, où il est ouvrier de fabrique, et s'y marie avec Marie Anne BUMANN le 16 juin 1872. Ils ont quatre enfants.

Sébastien, maçon, se marie à Froeningen avec Christine KIRSCHER, le 8 septembre 1880. Ils ont deux enfants, mais son épouse décède en mai 1885. Il se remarie le 30 août 1885 avec Crésence SCHMERBER. En juillet 1886, ils sont tous les deux condamnés à de la prison pour abandon d'enfants.

Il décède le 12 juin 1888 à l'hôpital de Mulhouse.

- **Michel BADER**, né le 30 avril 1842, fils de Séraphin BADER et de Catherine DIETEMANN. Également orphelin, il est ouvrier de fabrique et domicilié 34 rue de l'école en 1866, chez sa sœur Catherine, épouse de Jacques BADER. Nous n'avons pas trouvé d'autres informations à son sujet.

Les Forges De Dietrich, les origines d'une saga familiale régionale

La création des Forges en 1685 par Jean de Dietrich et leur développement au cours du 18^{ème} siècle constituent une saga familiale rassemblant tous les ingrédients nécessaires à cette époque pour construire une épopée industrielle : croisements matrimoniaux avec le milieu bancaire, soutiens politiques pour l'obtention de concessions d'exploitations minières et forestières, protection de la marque par une reconnaissance royale accordée par Louis XVI (un D majuscule entouré d'un cor de chasse) ...

Partant d'un haut-fourneau à Jaegerthal, c'est un des plus puissants ensembles métallurgiques de France qui se constitue autour de Niederbronn sous l'impulsion de son petit-fils Jean III de Dietrich (1719-1795). Banquier, maître de forge anobli, garde du Trésor royal et banquier de la Cour, celui-ci assura notamment les services financiers des armées durant la guerre de Sept Ans. Après une brillante carrière bancaire, il se consacre entièrement au développement de ses industries et domaines, tout en s'assurant l'exclusivité de sa production en éliminant par leur rachat ses potentiels concurrents.

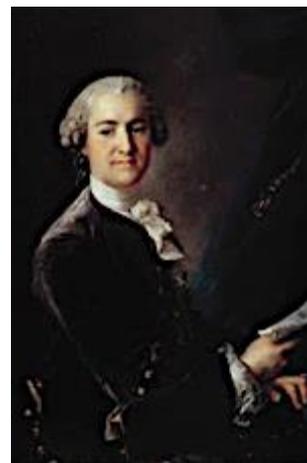
Avant la Révolution, les de Dietrich étaient devenus les plus grands propriétaires terriens d'Alsace, notamment en raison d'un énorme domaine forestier.

Plus grand maître de forges de la province, Jean de Dietrich fournit des fers à l'arsenal de Strasbourg, des ancres à la marine, des boulets à l'armée. L'ensemble des usines De Dietrich fournissait alors plus de la moitié du fer forgé, fondu ou laminé de la province et occupait près de 1 500 ouvriers dont 300 mineurs.

Les ventes atteignirent un vaste marché, peut-être même l'Amérique du Nord.

Siégeant à l'Assemblée provinciale (1787-89) parmi les douze membres de la noblesse, ses dernières années furent marquées par la Terreur : incarcéré en 1793 comme suspect, ses biens furent placés sous séquestre et il fut guillotiné, ce qui était la « marque de fabrique » non pas des de Dietrich, mais de la Révolution française.

(A suivre plus loin avec l'article dédié à Amélie de Berckheim).



Jean de Dietrich (1719-1795)

Jean-Henri Lambert (1728-1777), génie mulhousien et européen

Né à Mulhouse le 29 août 1728, Jean-Henri Lambert occupe d'abord divers emplois administratifs tout en se passionnant pour les sciences. Son père étant tailleur, il invente avant l'âge de 12 ans une méthode géométrique pour économiser l'étoffe destinée à couper les chemises.

Sa vocation pour la cosmologie naît de l'observation de la spectaculaire **Grande comète** à six queues de 1744.

Travailleur infatigable, il se passionne également pour la physique, les mathématiques, la météorologie, la cartographie et la philosophie.

Membre de l'Académie royale des sciences de Berlin de 1765 à sa mort précoce (de surmenage), il a laissé une œuvre dans des domaines aussi variés que la musique, la littérature, la religion, les sciences naturelles, la chimie, la métallurgie, la physique, les mathématiques.



Jean-Henri Lambert, lithographie de Godefroy Engelmann (1829)



La colonne Lambert, photo CHMLB

Il démontre notamment le caractère infini du nombre pi (π).

Il demeure une des figures marquantes de l'Aufklärung (siècle des Lumières en Allemagne).

La ville de Mulhouse lui a fait ériger en 1828 un monument, la colonne Lambert, installée devant sa maison natale, à l'arrière de la Place de la Réunion.

Elle est surmontée d'un globe terrestre figurant la carte du ciel. Les quatre côtés de la base du monument portent des inscriptions.

On y lit notamment :

« *Ionannes Henricus Lambert* », « *sa cendre repose à Berlin, son nom est écrit dans les Fastes d'Uranie* », « *Ingenio et studio* » suivi des coordonnées géographiques de Mulhouse, « *Dem durch selbstthätigkeit entwickelten grossen Geiste, die Mitburger* ».

Un lycée renommé porte également son nom.

Ces femmes qui ont marqué notre histoire : Amélie de Berckheim (1776-1855)

Première femme « capitaine d'industrie » en Alsace, elle a uni sa destinée à celle des Forges De Dietrich (voir article précédent)

Quatrième enfant du baron Philippe-Frédéric de Berckheim et de Marie Octavie de Glaubitz, Amélie de Berckheim est née à Ribeauvillé le 15 juillet 1776. Son enfance au château de Schoppenwihr est heureuse.

Avec ses 3 sœurs (voir le renvoi (*) à la fin de l'article), elle partage son temps entre littérature, musique (elle est une harpiste de talent), art, randonnées, jardinage et cuisine. Elle crée avec elles un cercle appelé « Les demoiselles de Berckheim », animé en partie par *Théophile Conrad Pfeffel* (voir HistOgram n° 52) qui est son guide intellectuel et spirituel.

Amélie rencontre pendant son adolescence Jean Frédéric de Dietrich dit Fritz, fils de l'ancien maire de Strasbourg et industriel anobli, guillotiné en 1793 par les révolutionnaires. Elle l'épouse en mai 1797 malgré les réticences paternelles. Les biens de la riche famille (entreprises minières, hauts-fourneaux, domaines fonciers et forêts) se trouvent alors sous séquestre par la Révolution et Fritz est empêtré dans une succession difficile, continuellement en déplacement pour récupérer les entreprises familiales.



Amélie
de
Berckheim

En 1799, Fritz et Amélie s'installent à Paris en quête de banquiers et de clients puis reviennent avec leurs deux fillettes à Jaegerthal, site historique de la création des Forges De Dietrich.

Toujours en proie à de nombreuses difficultés Fritz est contraint de vendre plusieurs biens familiaux. Deux garçons, Albert et Eugène, naissent en 1802 et 1803, mais Fritz est malade et meurt le 3 février 1806.



Veuve à 29 ans avec 4 enfants en bas âge, Amélie se bat pour assurer la pérennité de l'entreprise et contenir les assauts des créanciers. Elle s'entoure de relations sûres issues de son réseau. Ainsi, le banquier Bernard Frédéric de Turckheim, qui faisait partie du cercle de Schoppenwihr, entre au capital de la société et accepte d'être le tuteur de ses enfants.

Son énergie et ses capacités intellectuelles permettent à la « Veuve de Dietrich » de surmonter les difficultés : les usines retrouvent progressivement leur niveau de production d'avant la Révolution. En 1815, Amélie crée « La Nouvelle Société des Forges du Bas-Rhin », arrête le haut-fourneau de Niederbronn puis celui de Reichshoffen, les transformant en fonderie. En 1827, la situation étant épurée, elle crée dans la foulée la société « Veuve de Dietrich et fils ».

En 1837, les ateliers fabriquent des matériels pour les chemins de fer, pour l'industrie textile et des navires à vapeur pour circuler sur le Rhin.

Amélie de Dietrich meurt à Strasbourg le 24 décembre 1855.

(*) Les sœurs d'Amélie :

- **Octavie**, l'aînée, était proche du pasteur Oberlin et amie de Frédérique Brion, l'une des nombreuses conquêtes de Goethe.
- **Henriette**, épouse d'Augustin Perrier (frère de Casimir Perrier). Elle suit son époux à Grenoble puis à Paris. Elle passe pour avoir été proche de Mme de Staël et de Mme Récamier. Très bonne musicienne.
- **Fanny**, la plus jeune, fine lettrée, s'intéresse à la politique. Elle rencontre et déjeune avec le général Bonaparte à Strasbourg en 1797. Elle décède prématurément en 1801.

A l'origine des indiennes de Mulhouse, les trois mousquetaires étaient... quatre

Dans notre dernier HistOgram, nous avons évoqué l'association de trois jeunes mulhousiens, J.J. SCHMALTZER, J.H. DOLLFUS et S. KOECHLIN, fondateurs de l'industrie des indiennes de Mulhouse. Mais un quatrième mulhousien a apporté une contribution décisive à la réussite de cette aventure.

Il s'agit de **Johann Jacob FEER**, né le 18 juillet 1715 dans une famille bourgeoise aisée de Mulhouse. Fils d'Engelbert FEER, négociant, et de Catherine SALATHE, son nom apparaît pour la première fois le 7 décembre 1746, alors qu'il se porte garant d'un emprunt sollicité par les trois premiers aux trésoriers municipaux.



Entrée de la maison
Loewenfels

En 1758, après la dissolution de la société *Kæchlin-Schmaltzer et Cie*, FEER fonde, avec Daniel et Henri HUGUENIN, la cinquième fabrique d'indiennes à Mulhouse dite *Feer et Huguenin*.

Le 25 septembre 1764, il épouse Judith CORNETZ, de 29 ans sa cadette, fille du bourgmestre Frédéric CORNETZ et de Judith THIERRY.

La même année, il fait construire la maison « **Loewenfels** », aujourd'hui située 44 rue des Franciscains, en face de l'église Ste Marie, à l'emplacement occupé depuis le 13^{ème} siècle par la procure du couvent de Schoenensteinbach. C'est une des plus belles réalisations de cette époque à Mulhouse.

Son nom proviendrait des armoiries de la famille FEER (le lion) et de la famille CORNETZ (le rocher).

Associé à son beau-frère, il fonde l'affaire *Feer-Cornetz* qui devient, en 1771, *Feer et Hofer*. Johann Jacob FEER décède en 1780 et en 1789, sa veuve vend le « Loewenfels » à Pierre SCHLUMBERGER, fabricant d'indiennes.

Un prince-évêque compromis dans l'affaire du collier de la reine

Louis-René-Édouard, prince de Rohan, souffre de sa disgrâce à la Cour d'Autriche du fait de son comportement en tant qu'ambassadeur.

Peut-être plus intéressé par la gent féminine que par les voies du Seigneur, il rêve de regagner l'estime de la reine Marie-Antoinette qui le déteste.

L'occasion se présente lorsqu'il rencontre la comtesse de la Motte, usurpatrice de titre nobiliaire, en son château de Saverne. Elle lui explique que sa majesté désire s'offrir un bijou rare, une parure de 540 diamants valant 1,6 million de livres, montant inaccessible au regard des finances du Royaume, et qu'il pourrait servir de caution auprès du bijoutier parisien Charles-Auguste Boehmer.

Ce dernier lui livre le collier en échange de quatre traites, collier remis ensuite à Jeanne de La Motte-Valois et à ses complices qui entreprennent de le dépecer et de vendre les diamants.

Louis XVI découvrant l'affaire fait arrêter puis embastiller le cardinal.

Mais ce dernier est acquitté par le Parlement et subira un doux exil en l'abbaye de la Chaise-Dieu (Auvergne).

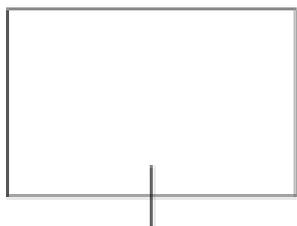
Il continuera à rembourser partiellement sa dette, puis sera élu aux États généraux de 1790, avant de se retirer sur ses terres en Allemagne.

La grande perdante de ce scandale sera Marie-Antoinette, bien que complètement étrangère à cette affaire mais atteinte dans sa réputation. Même à cette époque, on n'avait pas besoin des réseaux sociaux pour salir une personne.



Reconstitution en zircone du
collier de la Reine (château de
Breteuil)

Solution de l'énigme du professeur Gérard. Où il est question de broderie...



1° Si on s'obstine à rester dans le plan de la figure, une telle ligne ne peut pas être construite.

En effet, cette figure contient 3 parties du type ci-contre, contenant 5 segments. Une telle partie nécessite qu'une extrémité de la ligne se trouve à l'intérieur, car toute ligne qui y entre doit en ressortir, et le nombre 5 de segments de cette partie est impair. Dans le plan, une telle ligne continue devrait avoir **3 extrémités, ce qui est impossible.**

2° En revanche, si on ne reste pas dans le plan de la figure, une telle ligne est possible dans l'espace ! Il suffit de « broder » c'est-à-dire de passer successivement d'un point situé au-dessus du plan de la figure à un point situé au-dessous en traversant chaque fois un segment.

Il y a alors une infinité de solutions !

Le Carême et ses recettes culinaires

Chez les chrétiens, le Carême est une période liturgique qui dure 40 jours et qui permet de préparer les fêtes de Pâques (résurrection du Christ). Elle démarre le mercredi des Cendres et se termine le Samedi Saint. Cette période symbolise les 40 jours de jeûne de Jésus-Christ dans le désert, mais également les 40 années d'errance de Moïse avant la remise des Tables de la Loi.

C'est un temps de frugalité alimentaire : en éprouvant la faim on se nourrit de sa foi en Dieu. Ainsi, en des temps pas si anciens, la consommation d'œufs, de viande, de beurre était prohibée (cf. HistOgram n°32).

D'où l'invention de recettes « maigres » susceptibles de rassasier sans enfreindre les interdits.

En voici une, proposée par le Cercle d'Histoire.

Le gratin de pommes de terre aux champignons



Ingrédients pour 4 personnes : 8 pommes de terre – 2 oignons – 10 g de beurre – 250 g de champignons de Paris – 150 g de gruyère râpé – 15 cl de crème liquide – 15 cl de lait - romarin – thym – sel – poivre.

Préchauffer le four à 200 °. Éplucher les pommes de terre et les couper en rondelles. Les mettre dans une casserole d'eau froide salée et les cuire pendant 20 minutes. Les égoutter. Émincer les oignons et nettoyer les champignons. Les couper en lamelles. Faire suer les oignons dans le beurre et rajouter les champignons.

Chauffer le lait et la crème et rajouter le gruyère râpé, le sel et le poivre. Saupoudrer de thym et de romarin. Dans un plat à gratin, disposer une couche de pommes de terre, de champignons et d'oignons et terminer par des pommes de terre.

Napper de crème au gruyère et gratiner au four 20 min. environ.